

La patrie suisse

Autor(en): **C.E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 9

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE VOYAGE DU JEUNE RAOUL

LORSQU'IL reçut, en séance solennelle, son brevet de capacité pour l'enseignement primaire, le jeune Raoul éprouva une joie sans mélange. Durant quatre années, passées à l'École Normale, il a reçu force conseils, encouragements et admonestations. Il a dû s'appliquer à sa besogne tandis que dehors les oiseaux batifolaient dans le printemps. Quand il les voyait s'enfuir à tire d'aile, il rêvait, lui aussi, de s'échapper pour aller, bien loin, vers des contrées merveilleuses où le portait son imagination.

Aujourd'hui, il touche au but ; il est libre ; l'effort accompli est enfin récompensé ; c'est le succès.

Accompagné de quelques camarades de classe, il traversa la ville avec cet air qu'ont les conquérants qui reviennent des pays lointains, auréolés de gloire. Le soir, dans sa famille, il y eut des réjouissances ; on fit, comme cela se doit, une petite fête en son honneur et il s'endormit la tête remplie de rêves fous et de projets magnifiques. Ah ! elles étaient bien finies les longues stations dans les salles grises, les travaux de bulletin et les examens. Il n'était plus un élève à qui l'on peut dire : « Fais ceci ou cela ». Il était devenu son propre maître, c'est-à-dire un être libre de disposer de son temps à sa guise et qui, pour un peu, aurait entonné le refrain célèbre : « Liberté, liberté chérie... »

Le lendemain, il se leva tard. Il descendit à la cuisine pour le repas de midi et, comme il s'installait à sa place habituelle, son père lui dit :

— Tu as ton brevet, c'est entendu. Seulement ce n'est pas tout ; il faut que cela te serve à quelque chose. Il s'agira de te bouger, durant cet été, pour trouver une place !

Raoul ne répondit rien. Il eut un sourire éloquent, un de ces sourires satisfaits qui en disent plus long que bien des paroles. Et ce sourire, on aurait pu le traduire à peu près comme ceci : « Mais, mon cher papa, quand on possède un brevet de capacité pour l'enseignement primaire, on n'a qu'à se présenter pour être élu ! »

Justement, une place était au concours dans un petit village du nord du canton. Il s'inscrivit en toute hâte et adressa au président de la Commission scolaire d'excellentes références et de bons certificats, admirablement calligraphiés, où ses mérites s'évaluaient en termes nets et précis. Quelques jours plus tard, il prenait le train pour aller se présenter lui-même aux autorités de l'endroit.

C'était la première fois qu'il quittait la maison paternelle, la première fois qu'il s'en allait tout seul dans le vaste monde.

* * *

Le train l'emporta à travers la belle campagne vaudoise que mai couvrait de frondaisons nouvelles. Par la portière, il voyait fuir les stations les unes après les autres. Arrivé dans une petite ville, il changea de train et s'aperçut, tout à coup qu'il n'avait devant lui que des visages inconnus. Le chemin de fer à voie étroite s'arrêta brusquement, un employé cria le nom d'une petite station, il descendit, pénétra dans un restaurant, dîna seul au coin d'une table et quitta la gare endormie dans la torpeur d'une après-midi de mai. Il prit le chemin de la forêt, gravit la pente et arriva sur un plateau verdoyant. Soudain, il se trouva brusquement à l'entrée d'un joli village aux fermes propres, aux jardins fleuris et aux vergers magnifiques. Tout d'un bord, il se rendit à la cure qu'habitait le président de la Commission scolaire.

Avant de sonner, il jeta un rapide coup d'œil à ses vêtements. Tout d'abord, il rectifia sa cravate, remit en place sa pochette de soie, refit le pli de son pantalon et jeta un coup d'œil navré sur ses souliers poussiéreux. A son appel, une petite bonne au tablier blanc vint lui ouvrir la porte.

— Monsieur le pasteur ? demanda-t-il.

— Montez ! je vous prie, dit la bonne.

On l'introduisit dans un salon aux volets clos. Il y pénétra en hésitant et, tandis qu'il jetait un regard autour de lui, le pasteur entra dans la pièce. Raoul vit, en face de lui, un homme de taille moyenne, portant la barbe en pointe, tan-

dis que de grosses lunettes d'écaïlle barraient ses yeux. Le pasteur le fit asseoir et attendit.

A cette minute, le jeune Raoul comprit que le moment était venu de parler. D'une voix mal assurée, il déclina ses noms et qualités. Puis comme le pasteur se bornait à l'examiner avec attention, il se crut obligé de faire un petit discours. Il parla de tout. Il parla d'école, d'église, de principes pédagogiques, de méthodes d'enseignement. Il se lança dans une longue dissertation sur l'école active et s'apprêtait à terminer sa causerie par une belle période quand une voix grave l'interrompit :

— Dites-moi, monsieur, pour le cas où vous seriez élu instituteur ici, accepteriez-vous de remplir les fonctions de chantre à l'église ?

— Certainement ! répondit le candidat. Le pasteur se leva. L'entretien était achevé.

Le jeune Raoul aurait désiré une parole d'encouragement, un mot d'espoir. Rien. Il descendit l'escalier et se trouva seul dans la rue.

Des femmes lavaient le linge à la fontaine. L'une d'elles dit à sa voisine :

— Encore un candidat, c'est le onzième !

Très poli, Raoul s'approcha et s'enquit de la demeure du syndic.

— Vous n'avez qu'à aller droit devant vous, lui fut-il répondu. Quand vous arriverez devant le Café des Balances, vous tournerez à droite et vous verrez une maison aux contrevents verts. C'est là !

Il trouva le syndic debout sur le seuil, l'air jovial, ayant achevé sa reposée.

On l'introduisit dans l'appartement, on le fit asseoir et le syndic appela sa fille :

— Marie ! Marie ! va chercher une bouteille !

Puis s'adressant au jeune homme :

— Vous accepterez bien un verre, monsieur le régent.

Celle qui répondit au nom de Marie revint bientôt avec un plateau qu'elle déposa sur la table.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, un peu timide, qui se hâta de quitter la pièce.

Elle remarqua cependant que le jeune Raoul s'était levé à son arrivée et la saluait avec beaucoup d'empressement. Elle remarqua aussi qu'il était entièrement rasé, qu'il portait un complet gris clair, des souliers vernis et de fines chaussettes.

On trinqua.

Raoul sepressa de louer la qualité du vin qui pétillait dans les verres. Ce fut une manière d'introduire la conversation. Mais bientôt celle-ci dévia. Après les vins, on parla des blés qui promettaient une bonne récolte, des pommes de terre qui commencent à lever et des cerisiers qui avaient la maladie. Au second verre, Raoul se défendit. Mais, devant l'insistance du syndic, il céda. Au troisième, il devint plus catégorique, mais céda encore. Enfin, il se leva pour prendre congé.

Le syndic l'accompagna jusque sur le seuil et lui dit en le quittant :

— Eh bien, au revoir, monsieur le régent et bonne chance auprès de mes collègues.

Puis, comme le jeune homme traversait la cour, il ajouta avec un sourire narquois :

— Attention, vous allez perdre votre pochette !

D'un geste brusque, le candidat ramena la pochette rebelle en place, il rougit un peu, sourit et salua.

Tout en cheminant, il se disait : « Si je suis obligé de boire trois verres chez tous les municipaux, je finirai par dire des bêtises. Et si je refuse de boire, on dira que je suis fier ! » Et c'est ainsi qu'il alla de ferme en ferme, saluant, discutant et buvant son verre.

* * *

Comme le soir tombait, il arriva à la petite gare. Dans le train qui l'emportait vers la maison paternelle, il récapitulait les événements de la journée et essayait de conclure. Mais tout se brouillait dans sa cervelle.

Il voyait d'abord un monsieur en redingote noire et lunettes d'écaïlle qui lui répétait : « L'église, l'église d'abord, l'église toujours. » Puis le

monsieur solennel disparaissait pour faire place à une timide jeune fille qui s'effaçait tandis qu'une voix goguenarde disait : « Encore un verre, monsieur le régent ! »

D'autres images lui apparurent encore, silhouettes falotes, profils perdus devant lesquels il faisait des gestes et laissait tomber des paroles banales. Puis tout disparaissait comme par enchantement.

Et il n'y eut plus, dans ce wagon de troisième classe qui roulait dans la nuit, qu'un pauvre petit candidat de vingt ans, étendu sur la banquette et dormant d'un profond sommeil.

Jean des Sapins.

La Patrie Suisse. — Une quarantaine de belles gravures illustrant des articles intéressants et variés, voilà en deux lignes ce que nous apporte le No 928 (22 février) de la « Patrie Suisse ». Naturellement St-Moritz et les Ilmes Jeux Olympiques d'hiver y occupent une large place, avec six gravures. On y verra avec intérêt le portrait de Marie-Louise Nicolet-Monnier, décédée le 25 janvier, à 102½ ans et les portraits des trois frères Genevaz, à Mont-la-Ville, des octogénaires pleins de verdeur encore ; un train des Chemins de fer fédéraux déarrant au signal de la palette ; deux vues de l'accident de camion à Delémont, le 10 février ; le parc d'élevage du renard argenté de St-Cergue, un article illustré sur l'industrie du tricotage mécanique en Suisse ; « Mes premiers Souvenirs », de Carl Spitteler ; illustré de délicieuses gravures enfantines ; la crypte romaine de la Collégiale de St-Léonard, à Bâle ; un curieux rapprochement entre les moulins à blé et les fours de Pompéi et ceux d'Algérie et de Sardaigne. La page humoristique d'Evert van Muyden et la page de mode complètement ce beau et riche numéro. C. E.

AUTOMATES EN WAGON

Les CFF. étudient l'octroi d'une concession pour le placement d'automates dans les wagons de voyageurs. (Les journaux).

BON ! bon ! ça va de mieux en mieux : nous allons avoir des distributeurs automatiques en wagon ! Après ça, ceux qui se plaindront encore de nos chemins de fer sont de vilains ingrats !...

On ne se morfondra plus sur la ligne de la Broie, ou ailleurs, — partout où le temps dure ! — « on tirera » des perles à la menthe, du chocolat ou des caramels mous ! Quel idéal : se débarrasser de sa petite monnaie en tuant le temps ! Un *time is money* tout à l'avantage du gérant des distributeurs, d'ailleurs !...

On peut faire mieux encore : au lieu de vous livrer du chocolat ou des caramels mou, un brin « revenus », on pourrait aussi vous fournir, tousjours par le truchement de l'automate, des perles de sagesse, de cet extrait de vertu que l'on trouve dans les petits « traités » qui feraient le bonheur de l'Humanité... si elle voulait croire !...

« Deux sous, et vous ferez fortune ! » Vous vous risquez : un petit papier plié, gros comme un cachet anti-migraine, vous instruit : « Qui paie ses dettes s'enrichit ! » Mieux encore : « Songez à tout l'argent qui part en fumée ! » (On n'oserait pas dire : en poudre... de riz !). On aura du plus profond pour le même prix : « Boire un peu est bon, boire peu est meilleur ! » C'est l'éducation post-scolaire toute trouvée, et avec quelles chances de succès : on trouvera le voyageur désœuvré sans défense ! Pourvu que le programme soit varié, pour que chacun y trouve son profit !

Pas de mangeaille, mais seulement une philosophie humanisée ! Qu'on parle de l'amour, mais avec humour ! Prenons le droit de vote féminin, mais pas de travers ! (Je laisse pieusement la place aux moralistes du temps présent !...)

Au lieu de ronchonner sur la longueur des haltes, sur des tas de choses qu'on ne comprend gu'en faisant partie du personnel, on tournera son esprit vers de nobles pensées !...

Bien entendu, chaque wagon aura un miroir rétro-viseur, pour dames, tout proche du distributeur indispensable : poudre, fards et parfums. Ainsi, plus que des minois charmants au débarqué !... St-Urbain.

La science. — Est-ce que ton mari n'est pas un de ces hommes qui cherchent toujours à s'instruire ? — Oh ! ne m'en parle pas. Ainsi, tiens, il veut toujours savoir ce qu'il peut bien y avoir dans le hachis qu'on lui sert.